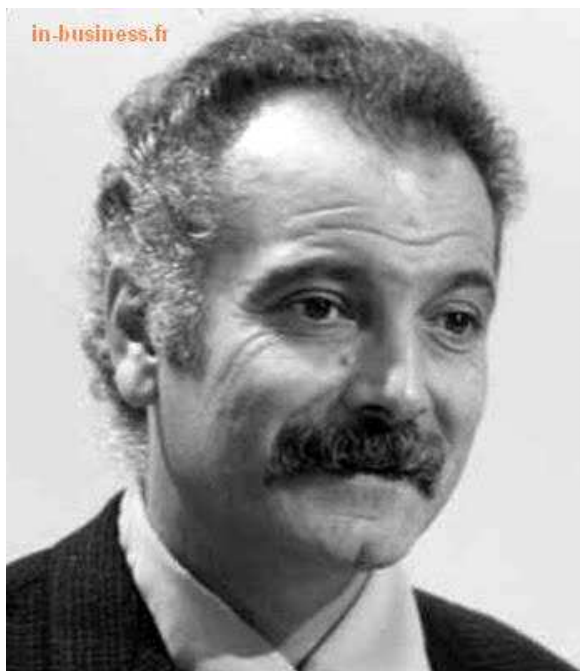


Georges Brassens, le tendre irrévérencieux...

Avec ses bons mots, il faisait partie des grands auteurs de poésie tendre, parfois savoureuse qu'accompagnaient des mélodies simples composées en dehors de toute règle musicale...

A coup sûr, un extraordinaire magicien des mots nous a quittés en novembre 1981



En préambule...

Né le 22 octobre 1921 rue de l'Hospice dans le quartier populaire d'un port tout d'abord baptisé du nom de Cette qui n'était pas encore devenu le Sète que l'on connaît, le chanteur est toujours resté fidèle à ses racines. Élevé par sa mère Elvira décédée en 1962, et son père Jean-Louis un artisan maçon décédé en 1965, tous les deux originaires d'Italie, Georges a très tôt été élevé dans une ambiance où chacun était sensible à la chanson. Le seul point qui ralliait tous les suffrages. Il n'était du reste pas rare d'entendre dans la maison familiale les disques de Mireille, Jean Nohain, Tino Rossi ou de Ray Ventura et de ses Collégiens, et Georges s'est très vite familiarisé avec les rudiments techniques de la mandoline que possédait sa mère. Ce qui l'aidera un peu plus tard lorsqu'il entreprendra de faire appel à une guitare pour s'accompagner.

Malgré un père anticlérical, Georges fréquente dès l'âge de quatre ans l'Institution Catholique des Sœurs de Saint-Vincent. Surtout pour faire plaisir à sa mère, une Napolitaine profondément dévote. À 12 ans, alors qu'il est plutôt catalogué rêveur et qu'il est décrit comme un gamin un tantinet bagarreur, Georges entre en sixième au collège. Privé de cours de musique pour n'obtenir pas assez de bons résultats scolaires, il va choisir très vite de faire sans le solfège, ce qui ne l'empêchera pas de commencer à créer chansonnettes et poésies.

C'est pourtant au Collège de Sète que le jeune adolescent empreint de force brute qu'est déjà Georges, fait une découverte éblouissante avec la poésie. Peu de temps avant de décrocher son bac. Alors qu'on destinait le jeune homme à devenir lui aussi le maçon qu'avait été son père ! Dans un cours donné par Alphonse Bonnafé, professeur de lettres au collège de Sète, qui lui consacrera quelques années plus tard une biographie. *« On était des brutes, on s'est mis à aimer la poésie, avouera-t-il après coup, et puis, grâce à ce prof, je me suis ouvert à quelque chose de grand. Alors, j'ai voulu devenir poète ».*



Pourtant, en 1937-38, Georges traverse une mauvaise passe et il est à l'époque à mille lieues du personnage qu'il campera un peu plus tard. Une photo de cette fin d'adolescence (*ci-contre*) le montre méconnaissable avec un costume cintré et les cheveux brillantinés à la Tino Rossi, l'idole de l'époque ! Aux portes de la délinquance, rien ne semble alors pouvoir en faire un homme respectable. Mêlé à l'âge de seize ans à des rencontres peu recommandables, il manquera de peu d'y sombrer. Et les quelques cambriolages qui le compromettront mettront la ville de Sète en émoi au point que l'affaire fera scandale. Sur le point de devenir un "affreux jojo", Georges finira par s'extraire de ces mauvais penchants pour finalement devenir celui que l'on a connu ! Avec une humanité et une sympathie qui en faisaient un être exceptionnel !

Il sera pourtant condamné en 1939 à une peine de prison de six mois avec sursis. Indulgent, son père ne lui en tiendra pas rigueur et, quelques années plus tard, Brassens s'en souviendra en écrivant : *Les Quatre bacheliers*, une chanson qu'il n'interprétera cependant qu'après la mort de celui-ci en 1965.

« Mais je sais qu'un enfant perdu [...] a de la chance quand il a, sans vergogne, un père de ce tonneau-là. Il m'a donné, dira-t-il, une leçon qui m'a aidé à me concevoir moi-même et j'ai alors essayé de conquérir ma propre estime, tentant, avec mes petits moyens, d'égalier mon père. Je dis bien tentant ».

Il va découvrir la poésie et les poètes...

D'abord batteur de jazz au sein d'un ensemble qu'il avait créé, survient la guerre. En février 1940, Georges rejoint sa tante Antoinette Dagrosa à Paris, rue d'Alésia dans le XIV^{ème} où la soeur de sa mère tient une pension de famille. Il découvre chez elle le piano et en profite pour maîtriser l'instrument malgré sa méconnaissance du solfège. Manœuvre dans un atelier des Usines Renault, il devra cependant repartir sur Sète et fuir l'occupation nazie dès le 14 juin. Avant de retrouver, quelques jours plus tard, un Paris occupé par la Wehrmacht où il n'est plus question de rechercher un travail. Déjà convaincu de l'inutilité de remplir les poches des plus puissants, il profite de ses moments d'oisiveté pour combler ses lacunes d'écolier. A la bibliothèque municipale du quartier, il aura ainsi l'occasion de découvrir Villon, Baudelaire, Verlaine, Hugo et quelques autres éminents poètes.

Vont naître aussitôt ses premiers recueils de poésie : *Les Couleurs vagues, Des coups d'épée dans l'eau*, annonçant également un

style de chansons qu'il interprètera par la suite et teintées de courant anarchiste. Grâce à l'argent de quelques amis, de sa tante et même d'une amie de celle-ci, une couturière bretonne nommée Jeanne Le Bonniec, une de ses éternelles et ferventes supportrices, il va pouvoir donner une suite à ses projets de création littéraire.

Embrigadé au STO en 1943, Georges écrit des chansons qui auront très vite le don de distraire ses compagnons d'infortune, puis un roman commencé à Paris, *Lalie Kakamou*. Avec un premier public souvent très sensible aux déclinaisons empreintes d'émotion, il trouvera en Allemagne ses premiers supporters. Il y a lié des amitiés, auxquelles il restera fidèle tout au long de sa vie – notamment avec André Larue, René Iskin et, plus particulièrement, avec Pierre Onténiente, le bibliothécaire à qui il empruntera régulièrement des livres. C'est durant ce séjour au STO qu'il écrira et composera l'une des ses premières chansons tendres : *Maman, papa*. Une chanson qu'il aura l'occasion de chanter quelques années plus tard avec une autre de ses bienfaitrices, Henriette Ragon, plus connue sous le nom de Patachou.

Profitant d'une permission, il oublie de regagner son camp du STO et il choisit de rester caché chez ses bienfaiteurs les Planque, Jeanne et Marcel. C'est dans un cadre austère, sans aucun confort ni électricité avec l'eau dans la cour, qu'ils partageront dans cette impasse Florimont plus d'une vingtaine d'années une amitié sans faille, que Georges attendra la fin des hostilités.

Volontiers irrévérencieux et soucieux de défendre les laissés-pour-compte, il se lie également peu après la guerre à des militants de la Fédération Anarchiste. Opposant à la peine de mort, il écrit au passage dans leur journal, *Le libertaire*, quelques chroniques sous le pseudonyme de Gilles Colin puis de Géo Cédille. Avec des articles virulents, teintés d'humour noir, dirigés vers tout ce qui nuit aux libertés individuelles, qui ne feront pas toujours l'unanimité auprès de ses collègues. Il s'en souviendra par la suite en écrivant *Le gorille*. Mais après avoir quitté la Fédération, Georges conservera des liens avec les anarchistes et il acceptera souvent de se produire bénévolement dans les galas organisés par *Le Monde libertaire*.

Un roman sera publié à compte d'auteur. Devenu *La Lune écoute aux portes*, *Lalie Kakamou* sera estampillé NRF avec une couverture provocatrice imitant celles de la maison Gallimard. Brassens adressera une lettre à l'éditeur pour le lui signaler mais sans que ce dernier réagisse.

Enfin le succès !...

Poète, clochard, rien de bien enthousiasmant attendait Georges Brassens au début des années cinquante. Dans son havre de paix de l'impasse Florimont, chez les Planche, où le confort n'avait pas droit de citer, le Sétois se contentait de l'essentiel et surtout d'amour et de tendresse. Autant l'amour de la vieille Jeanne Le Bonniec bien sûr, que celui de son époux Marcel. Comme il s'est plu à le dire, *« Il aurait été prêt à dormir à l'auberge du bon Dieu »* mais chez la Jeanne... il avait trouvé une muse et une véritable confidente. Un personnage de trente ans son aînée avec laquelle il vivra les premières années une relation faite d'amour, de complicité et de tendresse. Et qui plus est, auprès d'un personnage sensible aux vertus de la jeunesse qui fera qu'elle se remarquera une seconde fois à 75 ans avec un jeune éphèbe de 37 ans. Un épisode que Georges vivra très mal.

C'est au début de ces années cinquante que le profil de Brassens a, semble-t-il, trouvé sa pleine expression. Celui d'un ours mal léché apparaissant avec de grosses moustaches, bourru et humain tout à la fois, en révolte en permanence, avec, au bord des lèvres, l'éternelle pipe qu'on lui a connue.

Verbe libre, expressions imagées, volontairement frondeur... Georges, que l'on dépeint comme un être timide, emploie déjà des tournures qui feront son succès en faisant appel, comme on l'a souvent écrit, au vieux fond libertaire qui est resté en lui. Antimilitarisme et anticlérical comme l'avait été son père, il avoue déjà un profond mépris pour le confort, l'argent et la considération. Vivant des amourettes clandestines, son penchant pour les femmes lui inspirera quelques chansons : *Une jolie fleur, P... de toi* et, en partie, *Le Mauvais Sujet repent*. Joha Heiman qu'il appellera affectueusement Püppchen, ou petite poupée fera partie des élues. Originaire d'Estonie et son aînée de neuf ans,

« J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main, vivons... » Pupchen, compagne de toute une vie, restera fidèle à Georges avec lequel elle ne cohabitera cependant jamais. Ce qui inspirera à Georges cette non demande en mariage qui rejoindra d'autres succès. *« Ce n'est pas ma femme, c'est ma déesse »* se plaisait à dire d'elle Brassens. Le tendre sentiment qui l'unira à Pupchen l'amènera à écrire *J'ai rendez-vous avec vous, Je me suis fait tout petit, Saturne, La Non-Demande en mariage et Rien à jeter*.

Ce qui est établi, c'est que les relations de Georges Brassens avec les femmes sont toujours demeurées assez complexes. Comme s'il avait eu peur de les effrayer !

« Je ne suis pas l'ours qu'on annonce à l'affiche... » disait-il de lui lors d'un interview sur France Inter à écouter avec délectation (<http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=86231>). Un entretien où il avouait vivre chichement, ne pas avoir besoin de décor et de pouvoir se le créer lui-même selon ses besoins.

On l'a dit, Georges Brassens composait rarement en s'aidant de sa guitare. Il créait d'abord les rimes de ses textes en scandant le rythme de la main sur un coin de table, puis il adaptait ensuite la mélodie au piano. Sans connaissances éprouvées en solfège ce qui montre toute l'étendue de la passion de l'artiste ! Beaucoup l'ignorent, mais la plupart des premiers titres de Georges ont vu le jour dès la fin de la guerre. C'est le cas de *Brave Margot*, de *La mauvaise réputation* ou du *Gorille* écrites en 1947 où l'artiste n'hésitait pas à évoquer ce qu'il pensait de la peine de mort.

En 1951, Brassens rencontre quelqu'un qui va devenir très important pour lui, le chansonnier Jacques Grello, l'un des piliers du Caveau de la République qui, après l'avoir écouté, lui offre une guitare. Il lui conseillera rapidement d'abandonner le piano et de s'accompagner sur scène avec cet instrument. Seulement les premières années seront difficiles pour le Sétois. Sur scène, il ne parviendra pas à s'imposer. Intimidé, profondément mal à l'aise et victime d'un trac diffus, il choisira tout d'abord d'écrire pour les autres plutôt que d'insister en interprétant lui-même ses créations au Lapin Agile ou chez Milord l'arsouille.

Patachou qui animait avec son mari depuis 1948 un endroit devenu très célèbre sera la première vedette à chanter les chansons de Georges. Avant, un beau soir, d'inviter son protégé à affronter lui-même le public et à chanter ses propres créations.

C'est à la suite de sa rencontre avec Patachou en cette même année 1951 que le succès apparaîtra. Quand la tenancière de l'un des plus célèbres cabarets de l'époque situé Place du Tertre à Paris parle de sa découverte à Canetti qui dirige le Théâtre des Trois Bau-

dets tout en étant également directeur artistique chez Philips, celui-ci se rend au cabaret " Chez Patachou ", écouter le protégé de la chanteuse. Emballé, il convaincra vite le président de Philips de signer un premier contrat à Georges Brassens. Il est inutile de souligner ici que c'est dans ce même cabaret de Patachou que débiteront plus tard des artistes comme Mouloudji, Brel ou Devos ! Le contrebassiste de l'endroit Pierre Nicolas continuera ensuite d'accompagner Georges.

Gare au gorille !...

*C'est à travers de larges grilles,
Que les femelles du canton,
Contemplaient un puissant gorille,
Sans souci du qu'en-dira-t-on.
Avec impudeur, ces commères
Lorgnaient même un endroit précis
Que, rigoureusement ma mère
M'a défendu de nommer ici...
Gare au gorille !...*

En mars 1952, l'enregistrement du *Gorille* et du *Mauvais sujet repent* s'effectueront au studio de la Salle Pleyel. Seulement, à une époque où les ébats de Burt Lancaster sur une plage durant le tournage d'un film et l'interprétation de *Comme un p'tit coquelicot* par Mouloudji choquent les plus prudes, certains des collaborateurs de Philips offusqués par *Le Gorille*, s'opposent à ce que ces chansons sortent sous le label de la célèbre maison de disques.

C'est grâce à l'entregent et l'obstination de Canetti et à l'appoint d'une nouvelle marque acquise par le label : Polydor que pourront sortir sur un 78 tours neuf des chansons de l'artiste sétois. L'une d'elles, *Le Parapluie*, sera même remarquée par le cinéaste Jacques Becker qui l'utilisera pour son film *Rue de l'Estrapade*. Éditée sur disque en même temps que la sortie du film en salle, la chanson sera distinguée par l'Académie Charles Cros qui lui décernera un Grand Prix du Disque en 1954.

Demandé par les cabarets, les disques de Georges Brassens commencent à bien se vendre chez les disquaires. Il choisit parallèlement de publier son premier roman *La Tour des miracles* en 1953. La même année que celle de son premier passage à Bobino. « *L'usine située à quatre pas de sa maison* » comme il se plaisait à le dire, deviendra vite une salle fétiche pour lui. Ce premier récital programmé en février 1953, avec l'accord des Trois Baudets sera suivi de onze nouveaux passages au cours des années suivantes. Puis, l'année 54 le verra à deux reprises à l'Olympia. Au printemps puis à l'automne.

Les amis de Georges...

Avec un talent de poète et de musicien arrivé à maturité, Georges va alors écrire de nombreuses chansons qu'il choisira d'enregistrer, comme *Le Parapluie, La Chasse aux papillons, J'ai rendez-vous avec vous, Brave Margot, Le Gorille, Il n'y a pas d'amour heureux*.

Séduit par des chansons qui passent à la radio, l'écrivain René Fallet ira l'entendre un soir aux Trois Baudets. Enthousiaste, il publiera un article dans le Canard Enchaîné du 29 avril intitulé " Allez, Georges Brassens ! "

« La voix de ce gars est une chose rare et qui perce les coassements de toutes ces grenouilles du disque et d'ailleurs. Une voix en forme de drapeau noir, de robe qui sèche au soleil, de coup de poing sur le képi, une voix qui va aux fraises, à la bagarre et... à la chasse aux papillons ».

Après l'avoir prié de venir le voir aux " Baudets ", leur rencontre sera le début d'une amitié qui unira les deux hommes jusqu'à la disparition de Georges.

On a dit qu'avec Georges, l'amitié durait toute la vie et tout le confirmera jusqu'aux derniers jours vécus par le grand artiste. En 1955 Brassens fera ainsi l'acquisition d'une maison mitoyenne à la sienne qu'il agrandira et qu'il offrira à ses amis les Planche chez lesquels il avait toujours trouvé un gîte. « *En habitant chez eux, je diminuai encore un peu plus la portion qu'ils avaient* » dira-t-il presque navré. Il s'inspirera de son amitié pour Marcel et Jeanne Planche pour composer sa *Chanson pour l'Auvergnat* et *Chez Jeanne*. On vient de le voir, on partageait tout chez les Planche ! Même Jeanne ! *La canne de Jeanne* de Georges a, sans aucun doute, été écrite par gratitude envers Jeanne Le Bonnicie et il semble bien que la couturière bretonne ait longtemps vécu dans l'ombre de Pupchen. Destin cruel pour le chanteur, Marcel Planche, *l'Auvergnat de coeur* né à Brie Comte Robert, disparaîtra en 1965, la même année que le père de Georges, Louis Brassens !

Le surnom Gibraltar, qu'il avait donné à son ancien complice Pierre Onténiente, prisonnier comme lui en Allemagne et devenu par la suite l'un de ses meilleurs amis, a une histoire. Un épisode survenu au moment où à la demande de René Fallet, Brassens avait accepté, par amitié pour lui, de faire l'acteur aux côtés de Pierre Bresseur et de Dany Carrel. Le roman de son ami : *La Grande Ceinture*, adapté à l'écran par René Clair s'intitulera *Porte des Lilas*. Trois chansons illustreront le film : *Au bois de mon cœur, L'Amandier et Le Vin*. Trouvant Onténiente aussi résistant qu'un roc lorsqu'il défendait ses intérêts dans l'affaire, Georges avait comparé son " protégé " au Rocher de Gibraltar. En 1956, Pierre deviendra le secrétaire et l'homme de confiance du chanteur. Avant qu'en 1957, Brassens et Gibraltar ne créent ensemble *les Editions 57*.

Entre les deux hommes, il s'est agi, là encore, d'une véritable histoire d'amitié. Parce que Pierre était aussi bien capable d'acheter à manger pour les chats que Georges affectionnait que de s'occuper de sa paperasse ou de ses contrats en qualité de secrétaire particulier ou de conseiller.

Ils seront quelques autres à apparaître régulièrement à ses côtés. Car Brassens aimait à se retrouver dans des ambiances chaleureuses où prévalaient des liens très forts avec des amis comme l'humoriste Raymond Devos, les comédiens Lino Ventura et Boby Lapointe ou le soliste des Compagnons de la Chanson, Fred Mella qu'il avait surnommé du nom de Galopin. Comme le montre l'extrait vidéo ci-dessus, son ami Galopin accompagné des autres Compagnons de la Chanson et de leur ami Lino Ventura ne sera pas le dernier à

répondre aux invitations de Jacques Chancel, le temps d'un Grand Echiquier par exemple ou de quelques autres célèbres rendez-vous. Sa rencontre avec Paul Fort, un autre poète que Georges admirait et avec lequel il avait chanté à ses débuts *Le Petit Cheval*, lui vaudra d'enregistrer un deuxième 78 tours avec deux titres.

Ces multiples amitiés ont sans aucun doute incité Georges à leur consacrer une de ses chansons. Un film d'Yves Robert : *Les copains*, lui en donnera l'occasion en 1964 avec : *Les copains d'abord*.

Ses relations avec Europe 1 seront un événement important dans sa carrière. C'est la seule radio qui diffusera des chansons de l'artiste sétois par ailleurs censurées par les radios dites d'État ou que celles-ci ne diffusaient que tard le soir, après minuit. En 1956, Brassens sera du reste animateur sur Europe 1.

Handicapé depuis la fin des années cinquante par des coliques néphrétiques et des calculs rénaux, cloué sur un lit d'hôpital, Georges Brassens traversera les événements de 1968 avec une certaine admiration et parfois même avec délectation. A un journaliste qui lui demandait comment il avait traversé tout cela, il répondra avec une pointe d'ironie, évoquant ses ennuis de santé, qu'il « *avait fait des calculs* ». Mais sans doute avait-il conservé le jugement critique qui a longtemps été le sien et cette propension à rire des travers subis par les nantis et la bourgeoisie.

En 1964, Pierre Seghers publiera Georges Brassens dans la collection des *Poètes d'aujourd'hui* avec, à la clef, quatre cent mille exemplaires vendus ! L'année précédente, il s'était vu décerné par la SACEM un *Prix Vincent Scotto* pour *Les trompettes de la renommée*, reconnue meilleure chanson de l'année.



Autre date à retenir, celle de la rencontre de Georges Brassens avec Jacques Brel et Léo Ferré. Sur une proposition du magazine Rock and Folk et du chroniqueur François-René Christiani, et avec la collaboration de la station radio RTL, une interview exceptionnelle sera organisée dans un petit appartement de la rue Saint-Placide à Paris. Autour d'une table ronde, les trois monstres sacrés de la chanson française échangeront leurs opinions sur le monde et la musique. La photo de Jean-Pierre Leloir prise ce jour-là (*ci-contre*) témoigne d'un moment d'anthologie.

Une disparition qui affectera énormément de monde

Son tout dernier album original sorti en 1976, Georges Brassens donne une dernière fois en mars 1977 un récital à Bobino.

Affaibli par ses problèmes de santé, Georges Brassens est devenu sur la fin de ses jours un artiste éprouvé. Les concerts qu'il donne encore à Bobino comme ailleurs

deviennent fort fatigants pour le sexagénaire qu'il est et qui paraît bien plus âgé que les soixante ans qu'il s'apprête à fêter ! A la fin des années soixante-dix, le maire de Paris Jacques Chirac lui remet le Grand Prix du disque.

En 1980, très malade, il ne sait cependant pas qu'il vient d'enregistrer ses dernières chansons au profit de l'association Perce Neige, créée par le comédien Lino Ventura au profit de l'enfance handicapée. Dans cet album concocté par amitié pour l'œuvre de son ami Lino, Brassens interprète de vieilles chansons françaises de Charles Trenet. Un homme pour lequel Georges éprouvait une profonde admiration sans qu'il y ait en retour une volonté chez le Narbonnais de répondre à celle-ci.

Atteint d'un cancer, il est opéré une troisième fois des reins en novembre 1980. Si souvent hospitalisé, il est à chaque fois sorti victorieux de tant d'épreuves médicales que cette fois encore personne ne craint le pire... Pourtant, en octobre 1981, le 29, quasiment un an plus tard, la mort, l'emporte à Saint-Gely-du-Fesc, près de Sète, chez son ami et médecin, Maurice Bousquet. Il sera inhumé dans sa ville natale dans le cimetière des Pauvres du Py. Le chanteur Fred Mella regrettera la disparition de cet extraordinaire magicien des mots qu'était Georges Brassens. Au lendemain de sa disparition, visiblement ému, le journaliste Patrick Poivre d'Arvor déclarera : « *On est là, tout bête, à 20 ans, à 40, à 60... On a perdu un oncle* » Sa coutumière simplicité et sa chaleur ont fait du Sétois un artiste apprécié pas seulement pour la qualité de sa création mais aussi par ce qu'il dégageait comme humanité.

Que laisse Georges Brassens derrière lui ?

On compte plus d'une centaine de poèmes dont il est l'auteur qui ont fait l'objet entre 1952 à 1976, de quatorze albums. Il recevra le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française en 1967. C'était un poète qui maîtrisait brillamment la langue française.

Un observateur britannique a dit que Brassens était pour les Français au moins aussi important que l'était Bob Dylan pour les anglophones. Impertinents mais jamais méchants, souvent avec une certaine tendresse, les textes de l'artiste sétois évoquent parfois sans pitié ceux avec lesquels il a vécu. Trente ans plus tard, ses chansons sont reprises par des artistes du monde entier, et ses textes sont étudiés dans les écoles. Présentés au concours d'entrée de l'Ecole Normale Supérieure, ils sont restés des modèles du genre. Un de ses admirateurs s'est essayé à disséquer sa création et sur un site assez complet on peut y trouver quelques explications sur les textes et les constructions utilisées par Brassens (<http://www.analysebrassens.com/?page=texte&id=94&%23>)

Citons parmi ses interprètes des gens comme Graëme Allwright, Paco Ibanez, Maxime le Forestier, Renaud, Barbara, Les Frères Jacques et les Compagnons de la Chanson, Fred Mella qui n'hésite plus aujourd'hui à entonner devant son public des *Quand je pense à Fernande, je bande, je bande...* A l'initiative de Joël Favreau, un album, "*Chantons Brassens*" réunis des artistes et des comédiens. Un autre chanteur Philippe Chatel a lui-même consacré un ouvrage à Georges Brassens.

Pour conclure cette page, j'emprunterai quelques mots à Guy Allix (<http://guyallix.art.officelive.com/GeorgesBrassens.aspx>) qui a consacré un site à Georges Brassens, celui qui *s'en flagellait le cristallin* !

« *Nombreux sont les poètes patentés et sûrs de leur génie qui font la fine bouche dès que l'on évoque la chanson... Oh que voilà un art vulgaire auprès de la "vraie poésie" (la leur bien sûr... qui pourrait en douter ?) ! Pourtant longtemps après que nombre de ceux-ci auront disparu ainsi que leurs pauvres mots, les chansons de Brassens, de Ferré, de Brel, de Bertin, de Leclerc et autres Le Forestier courent encore dans les rues* ».